

LE 15 MARS
1928

L'ORDINAIRE DU CAPITAL

Une collection dirigée par Allan Popelard

Takiji Kobayashi

Le 15 mars 1928

Traduit du japonais par Mathieu Capel

{**extrait**}

Éditions Amsterdam

2020

I.

O-Kei ne parviendrait jamais à s'y habituer vraiment. C'était arrivé si souvent, si souvent : pourtant chaque fois la surprise, la peur, l'affolement étaient les mêmes que la première fois. Et chaque fois Ryūichi, son mari, lui disait la même chose. Mais pour la femme qu'elle était, le choc restait en tout cas trop violent.

Quand ceux du syndicat se rassemblaient pour discuter des questions à l'ordre du jour, et alors qu'O-Kei montait les escaliers pour leur porter du thé, la voix de son mari faisait :

« Pour ce qui est d'éduquer la conscience de la matrone, j'ai du mal... » Cela, elle l'avait entendu plus d'une fois.

« La révolution commence dans sa cuisine. C'est une règle que tu pourras jamais changer. Tu es trop gentil, Ogawa, trop gentil.

– C'est vrai que moi, avec la matrone, je dépose les armes. »

Tous se mirent à le charrier : « Les débats théoriques avec sa femme, c'est la défaite assurée ! »

Géné, il se tint les côtes en gémissant.

Un matin, Ryūkichi se brossait les dents. À ses côtés, O-Kei lui versait de l'eau chaude dans la cuvette posée dans l'évier de la cuisine.

« Tu as déjà entendu parler de Rosa ?

– Rosa ?

– Oui, Rosa.

– Lénine, je vois bien, mais Rosa...

– Tu es vraiment ignare », répondit Ryūkichi à voix basse.

O-Kei n'avait jamais cherché à en savoir davantage, ni fait le moindre effort en ce sens. Non seulement elle n'arrivait pas à retenir tout cela, mais l'eût-elle retenu que cela ne lui aurait pas servi à grand-chose, avait-elle l'impression. « Lénine » et « Marx », elle en avait entendu parler par Yukiko, sa fille. Quand elle finit par se souvenir de leurs noms, elle se rendit compte que, chez les membres du syndicat qui venaient à la maison, les Kudō, Sakanishi ou Suzumoto, de même que chez son mari, « Lénine » et « Marx » étaient comme des tics de langage. Alors un jour, pour une raison ou une autre, elle lui dit : « Marx, c'est un peu le dieu des ouvriers. » Ça alors ! Son mari se tourna vers elle l'air surpris, et la félicita d'un : « Tu as entendu ça où ? » sans avoir l'air particulièrement content pour autant.

Mais O-Kei ne nourrissait aucune aigreur envers son mari ou ceux du syndicat, ni envers ce qu'ils

faisaient ensemble. Même si, quand elle avait vu pour la première fois ces hommes pas très propres, presque menaçants, elle avait été intimidée. Pendant quelque temps, elle avait eu le sentiment qu'il valait mieux ne pas les approcher de trop près. Mais assez étrangement, il lui était plus agréable de parler avec eux qu'avec les autres maîtres d'école – les collègues de son mari – qui lui faisaient risette et prenaient bien trop de pincettes. Eux ne se formalisaient de rien, ni ne rouspétaient jamais. Au contraire, elle gloussait en les voyant se comporter comme des enfants. D'ailleurs, s'ils avaient fait des façons les premières fois qu'elle leur fit la cuisine, ce furent eux bientôt qui réclamèrent « à manger ». À force de caprices, ils lui soutiraient parfois de quoi aller au bain public ou acheter des cigarettes. Mais toujours avec un air très simple, sans affecterie. Elle finit par avoir de la sympathie pour eux.

Pendant la grève générale qui avait touché toute la zone portuaire, O-Kei avait eu vent, en sortant, de « rumeurs effroyables ». Une grève menée par M. Kudō et M. Suzumoto, « effroyable » ? Alors ça, je vois pas comment, se dit-elle.

« Pour qui cette grève est-elle effroyable ? Pour les riches ou les pauvres ? » lui répondit son mari. Mais au fond d'elle-même, elle ne comprenait pas tout à fait la logique de tout cela.

« C'est pas une question de logique. »

Tous les jours ou presque, dans les journaux, la grève faisait les gros titres. La ville d'O. bientôt plongée dans l'obscurité, les maisons des riches incendiées !

Arrestations après des heurts avec la police (parmi ceux qu'on avait arrêtés figuraient Watari ou Kudō)! La grève, véritable malédiction pour la ville!... Elle ne put s'empêcher de froncer les sourcils en songeant à l'implication de Ryūkichi, qui passait presque toutes ses nuits aux bureaux du syndicat. Quand il rentra, les yeux gonflés par le manque de sommeil, la mine pâle, sinistre, elle lui demanda : « Tout va bien ?

– Un espion m'a collé au train sur le chemin, mais je me suis débrouillé pour le semer. »

Là-dessus, il se roula dans son futon. « Réveille-moi à cinq heures. »

O-Kei resta assise un moment près de son oreiller. Elle n'avait jamais mis de mots sur ce que son mari, dans ces circonstances-là, pouvait faire ainsi de jour comme de nuit. Mais en fin de compte, ça sert à quoi de souffrir autant, et de tout sacrifier comme ça? Cette société dont tous chantaient le nom dès qu'ils s'échauffaient – cette société de prolétaires, on n'est pas près de la voir, pensa-t-elle brièvement. Et vu qu'il y avait Yukiko, elle n'avait vraiment pas envie qu'il fasse quoi que ce soit d'insensé. Ce qu'il faisait, c'était juste bon à faire qu'ils n'aient plus rien à manger, comme à provoquer une insatisfaction dont seules les femmes avaient conscience.

Mais O-Kei comprenait ce dont parlaient ceux du syndicat, elle connaissait la vie misérable des ouvriers – les ouvriers souffrent, ils souffrent à en crever, c'est pour ça qu'ils donnent sans réfléchir du « bande de salauds ! » à ces riches qui les étouffent.

Ceux du syndicat les guidaient pour que leur lutte puisse s'étendre, avait-elle aussi fini par comprendre. Et même si elle était incapable d'en voir la fin, elle en était venue à éprouver une certaine « fierté », parce qu'avec son mari, ils faisaient quelque chose de très « grand » et d'« important ».

Lorsqu'il fut arrêté pour la troisième fois, Ryūkichi fut renvoyé de l'école et réduit à vivre tant bien que mal d'une petite mercerie. À ce moment-là – bien sûr, elle savait confusément que ce moment arriverait – elle en eut presque le vertige, comme si quelque chose soudain l'avait frappée. Mais au point où on en était désormais, il n'était plus question de s'appesantir ni de ressasser.

Libéré du souci de son emploi, Ryūkichi s'impliqua dans le mouvement avec encore plus de conviction. Les espions commencèrent alors à venir souvent par chez eux. O-Kei frissonna la première fois qu'elle vit un inconnu rôder devant la boutique. Si ç'en était resté là, passe encore. Mais l'homme pénétra dans la maison en vérifiant le nom inscrit sur la porte : « Veuillez m'accompagner au poste de police », dit-il. Sur ce, il traîna Ryūkichi au dehors. Voir sortir son mari ainsi encadré par deux policiers en civil lui fut insupportable. Après leur départ, étrangement, il subsista quelque temps comme un sentiment de vide et d'abandon. Peut-être O-Kei était-elle plus fragile que d'autres, mais pendant longtemps son cœur battit à tout rompre. La main serrée sur la poitrine, livide, elle tournait en rond dans la maison.

Non, O-Kei ne parviendrait jamais à s'y habituer vraiment. C'était arrivé si souvent, si souvent : pourtant chaque fois la surprise, la peur, l'affolement étaient les mêmes que la première fois. Et chaque fois Ryūkichi, son mari, lui disait la même chose. Mais pour la femme qu'elle était, le choc restait en tout cas trop violent. Pour O-Kei, les choses étaient comme ça.

Toutefois, le 15 mars, avant l'aube, quand ils furent tirés de leur sommeil, leur maison fouillée de fond en comble et son mari emmené par cinq ou six hommes du tribunal et de la police, O-Kei resta un certain temps à rêvasser, assise sur son lit. C'est un peu plus tard qu'elle éclata en sanglots.

{fin de l'extrait}